



J'étais bien physiquement, le piano me convenait et puis, je me disais que c'était peut-être mon dernier concert..."

MARTIAL SOLAL

1, 2, 3... Solal

Solo, duo, trio... À quatre-vingt dix ans, le pianiste Martial Solal reste fidèle à ses trois formules de prédilection. Dans une interview à bâtons rompus dont on trouvera d'abondants bonus sur jazzmagazine.com, il s'en est expliqué à Thierry P. Benizeau et Franck Bergerot qui découvrirent le jazz lors de ses concerts, il y a près d'un demi-siècle.

Le 23 août 1927 à Alger naissait Martial Solal. De son aversion pour le solfège contractée auprès de la professeure de piano de son enfance naquit un goût pour l'improvisation qui l'amena des brasseries algéroises à Paris. Figure omniprésente du Club Saint-Germain à partir de 1953 et non content d'y accompagner les plus grands jazzmen américains, il devint un improvisateur d'une singularité pleine d'esprit, vénérée jusqu'aux Etats-Unis où il se rendit pour la première fois en 1963, à l'affiche du Newport Jazz Festival et de l'Hickory House de Manhattan. Composant pour le cinéma, le big band et même le symphonique, c'est surtout dans le domaine du trio qu'il s'est imposé en remettant en cause les conventions du genre dans les années 1960, avant de multiplier duos et solos à partir des années 1970. Amateur de calembours lorsqu'il s'agit de donner un titre (*Thème à tics*, *Averty c'est moi*, *Leloir est cher*), il transposa cet art dans le domaine musical avec une imagination sans limites. En décembre dernier, il en donnait encore l'illustration en compagnie des frères Moutin, ses fidèles partenaires depuis quinze ans, lors d'un concert privé célébrant son quatre-vingt-dixième anniversaire alors qu'il revenait d'enregistrer un nouveau disque solo à paraître en mars, "Live in Gütersloh", que sortait "Masters in Bordeaux", en duo avec David Liebman, et qu'était annoncé l'inédit "Unreleased 1966 Los Angeles Sessions".

Jazz Magazine Depuis combien de temps n'aviez-vous pas donné de concert solo ?

Martial Solal J'en avais donné un à Strasbourg en avril dernier, et un en 2011 à la Bibliothèque du Congrès de Washington. Ce dernier est sorti en disque, mais je n'ai pas aimé du tout. J'étais trop

en forme, trop excité. À la suite de quoi, je suis resté un an sans toucher mon vieil ami [il désigne son piano Kawai], jusqu'à ce que Jean-Charles Richard me suggère de jouer avec David Liebman. Nous nous sommes produits au Sunside, à Bordeaux, à Radio France... J'hésite cependant à continuer. Les concerts se font plus rares et lorsqu'ils sont trop espacés, c'est difficile de remettre la machine en route. A contrario, depuis quelques années, peut-être justement parce que les concerts sont plus rares, dès que je suis au piano, je parviens à une concentration formidable, à m'extraire du monde. Ainsi mon concert de Gütersloh, j'en suis très content. Je crois que c'est mon meilleur. J'étais bien physiquement, le piano me convenait et puis, je me disais que c'était peut-être mon dernier concert.

JAZZ Qu'est-ce qui vous fait juger de la qualité d'un concert ?

M.S. L'accueil du public peut être indicatif, mais si mon épouse me dit s'être endormie, c'est mauvais signe. Comme si mon jeu dépendait de la qualité de son sommeil de la veille ! [Rires partagés avec Mme Solal qui assiste à l'entretien] En sortant de scène, on ne sait pas vraiment, sauf si l'on a vraiment mal joué. Le plus catastrophique, c'est le manque de concentration. Autrefois, il m'arrivait de m'égarer dans mes pensées et, dans ce cas, mon jeu devient automatique, sans intérêt. La concentration, c'est être là, plus rien d'autre n'existe : que vous ayez un rhume ou mal au dos, vous l'oubliez. Lors du concert solo de Strasbourg par exemple, j'étais anémié, crevé, j'ai dû me rendre à l'hôpital aussitôt après, pour des transfusions mais, pendant le concert, j'étais un autre. J'ai parlé au public beaucoup plus que d'habitude, j'ai fait le clown et, une fois au piano, la concentration était telle que plus rien d'autre n'existait.

JAZZ Et cette concentration se manifeste-t-elle de la même façon en trio ?

M.S. Un concert solo, c'est comme rédiger un roman. On a beau avoir un certain métier, connaître le premier chapitre et les personnages, on est seul devant sa table de travail et sa page blanche. En trio, il y a les autres, c'est plus détendu parce que la responsabilité est partagée, même si ça n'exclut pas l'exigence en matière d'organisation dramatique, de diversité. Au fil des années, je me suis lassé de la routine des chœurs qui se succèdent d'un soliste